

Les Enfants dans la Shoah (Mémorial de Caen)

Édith Frydman



Édith Frydman

Mon père, Szlama Frydman, est né le 12 mai 1912 à Piotrkow (Pologne).

Il était le fils d'Abraham Frydman et de Brandel Moskowicz.

Il avait deux sœurs et deux frères. L'un des frères avait immigré en Belgique en 1933, une autre de ses sœurs était montée en 1935 en Israël. Sa deuxième sœur, Hanna, avait immigré en France et a été déportée à Drancy en juillet 1942. L'autre frère resté en Pologne a vraisemblablement été déporté avec mes grands-parents, mais je ne sais pas dans quelles conditions puisque nous n'avons jamais plus eu de nouvelles.

Mon père est entré en France en 1935. Il avait la nationalité polonaise, mais était considéré de nationalité « indéterminée » et avait reçu des papiers provisoires qu'il devait renouveler à la Préfecture.

Il habitait avec ma mère, Mira Prymak, 7 passage Prévost à Paris (XIII^e) où ils travaillaient tous les deux dans la confection à domicile. Tous les deux parlaient relativement mal le français et s'exprimaient en yiddish.

Je suis née le 28 juillet 1939, quelques semaines avant la déclaration de guerre. Mes parents m'ont appelé Édith car ma grand-mère maternelle s'appelait Esther, et venait de mourir à Pinsk (Pologne) mais ma mère avait peur de me donner ce prénom tellement « juif » en cette époque difficile. Aussi a-t-elle demandé à la sage-femme de lui indiquer un nom commençant avec un « E ». Peut-être venait-elle d'entendre à la radio Édith Piaf ?

Mon père, Szlama Frydman, s'est engagé dans la Légion étrangère à la déclaration de guerre avec l'Allemagne.



Édith Frydman alors âgée de 8 mois dans les bras de sa mère Mira, entourée de son père Szlama et de sa tante

Mais il tombe malade. Il est démobilisé et rentre à Paris.

Il est recensé dans le « Fichier Juif » sous le N° de dossier 34392.

Il est arrêté par la police française et interné d'abord à la prison des Tourelles à Paris ; puis transféré au camp de Pithiviers le 24 juin 1941.

Le camp de Pithiviers comme celui de Beaune-la-Rolande ont été ouverts le 14 mai 1941, jour où plus de 3 700 Juifs étrangers de Paris et de banlieue ont été arrêtés suite à une convocation qui leur avait été transmise.



À Pithiviers, il est affecté à la baraque 14 sous le N° d'ordre 612.

Dans cette baraque 14 se sont regroupés des hommes qui s'étaient engagés dans la Légion étrangère en 1939.

Sa fiche signalétique de Pithiviers indique qu'il mesure 1,70 m. Il a les yeux bruns, les cheveux châtain foncé, le front vertical, le nez rectiligne sinueux, le visage ovale.

Il est vêtu d'un complet marron, il est coiffé d'un béret et porte des souliers bas.

De Pithiviers, mon père nous a envoyé plusieurs objets : 2 porte-plume en bois et un gobelet métallique gravé.

Il est remis aux « Autorités Occupantes » (ainsi sont

désignées les autorités allemandes par l'Administration du camp d'internement de Pithiviers) le 25 juin 1942. Il est déporté de Pithiviers pour Auschwitz par le convoi N° 4.

Il est assassiné à Auschwitz le 31 août 1942.

Cachées, sauvées

En septembre 1939, c'est l'exode. Ma mère, Mira Prymak et moi, âgée d'à peine deux mois, nous quittons Paris pour le Maine-et-Loire.

Arrivées à Saint-André-de-la-Marche, à notre descente du car, nous sommes remarquées par Henriette Launay, aujourd'hui Madame Bochereau, qui s'attendrit sur cette jeune femme et ce tout petit bébé.

Cette jeune fille qui avait 20 ans à l'époque, nous emmène chez ses parents Monsieur et Madame Launay, où nous demeurerons six semaines.

Ma mère regagne Paris, me laissant pour quelque temps chez les Launay, puis vient me reprendre et me ramène quelques semaines à Paris.

Mais en juillet 1942, après la déportation de mon père, ma mère décide de me renvoyer à Saint-André.

Ne pouvant voyager car elle devait se cacher, ma mère demande à Mademoiselle Launay de faire le voyage jusqu'à Paris pour venir me chercher. La rencontre a lieu sur le quai de la gare, elle me remet à Mademoiselle Launay et nous repartons immédiatement vers Saint-André dans un train plein de soldats allemands.

Je suis restée dans la famille Launay jusqu'à la fin de la guerre, malgré les risques encourus par eux. J'ai été choyée et aimée, j'étais la petite fille de la maison. Ma mère vivait très modestement et la famille Launay lui faisait parvenir, dès qu'ils le pouvaient, des colis pour lui permettre de survivre. Ma mère restée à Paris, par miracle, a échappé aux rafles.

Ainsi la générosité et le courage d'Henriette Launay et de ses parents m'ont sauvée d'une mort annoncée.

En 2002, Madame Henriette Bochereau, née Launay ainsi que ses parents ont été reconnus « Justes parmi les Nations ».

Les « Justes des Nations » reçoivent de Yad Vashem un diplôme d'honneur ainsi qu'une médaille sur laquelle est gravée cette phrase du Talmud : « Quiconque sauve une vie sauve l'univers tout entier ».

Au 1er janvier 2006, le titre avait été décerné à 21 308 personnes à travers le monde, dont 2 646 en France. Mais le livre des Justes ne sera jamais fermé car nombreux sont ceux qui resteront anonymes faute de témoignages.

Reconnus ou non, ils incarnent le meilleur de l'humanité. Tous considèrent n'avoir rien fait d'autre que leur métier d'homme. Ils doivent servir de phares aux nouvelles générations.